

**Auguste Nicaise**



*Une année  
au désert*



**Auguste Nicaise**

# **Une année au désert**

**Scènes et récits du Far-West américain**



Publié par Good Press, 2022

[goodpress@okpublishing.info](mailto:goodpress@okpublishing.info)

EAN 4064066303488

# TABLE DES MATIÈRES

Scènes et Récits du Far-West américain.

CHAPITRE I er . Le départ.-La traversée.-Episode en mer.-  
Un capitaine abolitioniste.-Savannah.-Les chemins de fer en  
Amérique.-Macon et ses environs.-Montgomery.-Les rives  
de l'Alabama.-Mobile,-Les îles de la mer.-Une plantation de  
riz dans la Caroline du Sud.- L'hospitalité d'un planteur.-  
Une chasse aux caïmans.-Les bords du Potomac et la baie  
de Chesapeake.

CHAPITRE II. New-York.-Broadway Wall-Street.-Le gibier à  
New-York.-Le policemen américain.-L'aqueduc de Croton.-  
Les environs de New-York.-Le lac Michigan.-Chicago.-  
Milwaukee.-Les jeunes cités américaines.

CHAPITRE III Saint-Louis en Missouri; histoire et description.-  
Jefferson-City.-Hartwood le Trappeur.-Une vocation.-  
Préparatifs de départ.-Le Kansas; aspect et colonisation.-Un  
duel au revolver; mœurs du Kansas.

CHAPITRE IV. La vie des prairies.-Les indiens Ioways,  
Delawares et Osages.-Le désert.-L'Etat de Nebraska;  
topographie et description.-Le fort Kearney.-Les Pawnees.-  
Les chasseurs de l'Orégon.-Un heureux coup de fusil.-Une  
alerte pendant la nuit.-Les chasses canadiennes; récits du  
soir.-Les Mormons.-Un troupeau de bisons.

CHAPITRE V. Le fort Laramie.-Les Indiens.-Reconnaissance  
d'une indienne.-Un chef de Pieds-Noirs.-Une chasse à  
outrance, ruses indiennes.-Un mois de captivité chez les  
Comanches.-Les Montagnes-Noires, aspect et description.-  
Un solo de violon dans les Montagnes-Rocheuses.-Les trois  
routes de l'émigration californienne.

CHAPITRE VI. Chez les Mormons.-Le territoire d'Utah,  
Topographie et introduction.- Cité du Lac-Salé, aspect et

description.-Brigham Young, le chef actuel du Mormonisme.-Smith le fondateur.-De l'avenir du Mormonisme.-Le Grand-Lac Salé.

CHAPITRE VII. Une chasse aux bisons sur les bords de la rivière de l'Ours.-Black-Devil.-L'amour au désert; l'Indienne Oiseau-qui-Chante; Juana la Mexicaine.-Mistress Harriet Pewel.-Les Outlaws du désert.-Les Montagnes-Bleues.-Les troupes fédérales et les Indiens de l'Orégon.

CHAPITRE VIII. Le fort Walla-Walla.-Les Chymneys-Rocks.-L'Etat de Washington.- Topographie et productions.- Colonisation.-La Chaîne-Cascade.- De Portland à San-Francisco.-Une affaire d'honneur.-Les voleurs californiens.- Arrivée à San-Francisco.

CHAPITRE IX. San-Francisco en 1859.-Un immeuble qui voyage.-Le gouverneur de la Californie.-Les Chinois à San-Francisco.-Le théâtre chinois.- Les Chinois et le jeu.-Un tripot clandestin.

CHAPITRE X. La terre de l'or.-Le capitaine Sutter.-Les terrains aurifères.-Mines et placers.-La plus grosse pépite.- L'exploitation de l'or.-Montagnes et tunnels.

CHAPITRE XI. Départ pour les placers.-La mine de Sonora.- L'avenir d'une pépite.- Les mines du Sud.-Sur un abîme.- OEdipe et Antigone.-Les placers du Nord.-La rivière Klamath.-Retour à San-Francisco.

CHAPITRE XII. UN HIVER SUR LE LAC BIGLER (SIERRA-NEVADA) . L'habitation d'un trappeur.-Une chasse aux Indiens.-Hans Rubner. L'arbre et son fruit, épisode d'une chasse à l'Ours gris.

CHAPITRE XIII. La colonie anglaise.-Départ pour le Frazer.- La rivière Okanagan.- Une discussion à coups de fusil.-Les Indiens de la Colombie anglaise, mœurs et caractère.-Les volontaires français.-La rivière Frazer, description.-L'or du Frazer, exploitation.-Retour en Europe.

## CHAPITRE XIV. La Californie, notions générales, productions et climat.-Son avenir.

SCÈNES ET RÉCITS

DU

FAR-WEST AMÉRICAIN

CHALONS,

IMPRIMERIE DE T. MARTIN, PLACE DU MARCHÉ-AU-BLÉ.

1864

# UNE ANNÉE AU DÉSERT

[Table des matières](#)

## Scènes et Récits du Far-West américain.

[Table des matières](#)

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

**Le départ.-La traversée.-Episode en mer.-Un capitaine abolitioniste.-Savannah.-Les chemins de fer en Amérique.-Macon et ses environs.-Montgomery.-Les rives de l'Alabama.-Mobile.-Les îles de la mer.-Une plantation de riz dans la Caroline du Sud.- L'hospitalité d'un planteur.-Une chasse aux caïmans.-Les bords du Potomac et la baie de Chesapeake.**

[Table des matières](#)

Le 21 janvier 1858, je m'embarquai au Havre pour les Etats-Unis sur le clipper américain l'*Ontario*, dont le jeune capitaine Wilkie Fergusson était de mes amis. Je désirais toucher d'abord à Savannah, sur la côte de Géorgie, de là gagner par terre Montgomery et Mobile, au fond du golfe du Mexique, où m'appelait depuis quelque temps un parent dont l'affection avait entouré mon enfance des plus tendres

soins, et que les orages politiques avaient banni de France. L'*Ontario*, frété par la riche maison de Washington, Edward Bennett and C<sup>e</sup>, devait séjourner une vingtaine de jours à Savannah, faire voile ensuite pour Charlestown, dans la Caroline du Sud, et faisant escale le long des côtes de la Caroline du Nord et de la Virginie, aller enfin à Washington dans le Maryland, déposer le reste de la cargaison qu'il amenait d'Europe. De là je devais gagner New-York par terre, visiter Newhawn et Boston dans le Massachussetts, et enfin les grands lacs canadiens. Telle devait être en quelque sorte la première partie de mon voyage; la seconde me conduisait à Saint-Louis en Missouri, à cent cinquante lieues à peine de l'immense et mystérieux Far-West américain.

Depuis longtemps je désirais ardemment contempler ces redoutables solitudes de l'Ouest, parcourues seulement par les Indiens, les trappeurs, les émigrants et les bêtes fauves; de là gagner l'Orégon, ensuite redescendre au Sud à San-Francisco de Californie, y étudier dans les placers cette enivrante, mais souvent aride et périlleuse moisson de l'or, qui pousse depuis dix années vers le Sacramento des aventuriers de toutes les nations du monde. Peut-être me serait-il possible de descendre encore plus au Sud, de traverser les déserts du nouveau Mexique, ce Sahara américain, pour regagner les premiers forts du Kansas, en prenant la route espagnole, qui côtoie les hauts contreforts de la Sierra-Madre et le Rio-del-Norte. Mais cette dernière partie du voyage était tellement semée de privations et de périls, qu'il me restait des doutes nombreux sur la



possibilité de l'accomplir, et de compléter ainsi un immense circuit de deux mille lieues environ.

L'*Ontario* n'emportait avec moi que trois passagers, un négociant de la Nouvelle-Orléans, et deux jeunes missionnaires catholiques, qui allaient répandre aux confins du Texas les lumières, les consolations de la religion, et commencer une vie de labeurs et de dangers. Le plus âgé d'entre eux n'avait pas vingt-cinq ans. Ils paraient joyeux, pleins de zèle; la santé faisait éclater sur leurs visages de fraîches couleurs, qu'ont sans doute déjà ternies les souffrances, les veilles et l'action morbide d'une atmosphère souvent fatale aux Européens.

Nous sortîmes du Havre, par une brise du nord-est, et l'*Ontario* fendait gaillardement une houle assez forte. Au bout de quelques heures, la terre avait complètement disparu, et je vis sans regrets les côtes de France s'effacer dans la brume d'une triste journée d'hiver.

Les quinze premiers jours de notre traversée n'offrirent aucun incident remarquable, quelques grains de pluie ou de neige, quelques sautes de vent qui nous contraignaient à courir des bordées, ou à mettre à la cape, allure que l'*Ontario* supportait sans fatigue. Le vingtième jour, nous fûmes assailli à la hauteur des Bermudes par un coup de vent qui nous jeta de vingt lieues environ en dehors de notre route. Cependant, malgré une grosse mer et des grains fréquents, nous rétablîmes facilement notre marche.

Le dix février, notre capitaine nous annonça que le lendemain matin nous découvririons probablement la côte d'Amérique. Nous accueillîmes cette nouvelle avec satisfaction; nous étions déjà fatigués de la monotone

existence du bord. Je ne dormis guère pendant cette nuit; au lever du soleil, j'étais sur le pont, impatient, de contempler une terre nouvelle qui me promettait des émotions inconnues. La mer était houleuse, agitée encore par la tempête qui avait régné les jours précédents; nous courions le vent au plus près, et l'*Ontario*, penché sur ses sabords, filait en secouant l'écume des lames qui fouettaient sa proue, lorsque, à travers les sifflements du vent et le bruit des vagues, un cri prolongé, qui ressemblait à un appel de détresse, parvint jusqu'à nous. La même clameur se répéta trois ou quatre fois dans l'espace d'une minute, en devenant toujours plus distincte. Les hommes de quart l'avaient entendue, et, montés sur les bastingages, interrogeaient l'horizon.

Au même instant, la vigie cria de la hune: «Un canot sous le vent, par le bossoir de tribord!» Tous les regards se portèrent dans cette direction, et nous aperçûmes, à un demi-mille environ, un point noir qui disparaissait par intervalles, et semblait arriver sur nous. Nous reconnûmes bientôt que c'était une embarcation. Le capitaine fit mettre en panne, et lancer un canot à la mer, monté par le second et huit matelots vigoureux. Trois quarts d'heure après, ils ramenaient à la remorque un canot géorgien, à moitié rempli d'eau, dans lequel ils avaient trouvé, presque mort de froid et de faim, un nègre couvert pour tout vêtement d'un mince pantalon de toile de coton.

Le pauvre diable était tout ruisselant d'eau de mer; il avait les traits fortement altérés; on distinguait la pâleur sous l'épaisse teinte noire de sa peau. Lorsqu'il arriva sur le pont, il pouvait à peine se soutenir. Il eut cependant assez

de force pour se jeter aux genoux de Fergusson, et les tenir embrassés. Il sanglottait, poussait des cris entrecoupés de paroles que nous ne pouvions distinguer. La douleur de ce malheureux fit sur moi une vive impression. Nos matelots, tout américains qu'ils étaient, semblaient aussi éprouver quelque compassion. En ce moment, je vis l'intelligente figure de notre capitaine s'animer, et une vive rougeur lui monter au front, surtout lorsque le nègre nous montra avec des gestes suppliants une blessure qui lui avait divisé presque entièrement, près de l'épaule, un des muscles du bras droit. Elle fut pansée tant bien que mal; un verre de rhum et un peu de nourriture eurent bientôt ranimé les forces de ce malheureux.

Quatre jours après notre arrivée à Savanuah, Fergusson apprit qu'un esclave s'était échappé d'une plantation de coton, située à peu de distance de la ville, et dont le propriétaire était connu pour sa brutalité envers les noirs. Le pauvre diable, arrivé d'Afrique et débarqué en contrebande quelques jours auparavant, avait été de suite employé par son nouveau maître à un travail assez difficile, dont il se tirait fort mal, malgré les bourrades qu'on lui prodiguait. Effrayé et irrité tout à la fois de ces mauvais traitements, l'esclave s'assit dans un coin, en refusant de continuer de travailler.

Le maître, devenu furieux, le roua de coups, et voyant qu'il ne parvenait pas encore à le faire sortir de sa stupeur, il s'empara d'un bowie knife, et en frappa violemment le nègre au bras droit. Celui-ci, éperdu de terreur, s'enfuit de l'habitation et demeura caché pendant deux jours dans un marais voisin; dans la nuit du deuxième au troisième jour il

revint à Savannah, détacha un des canots amarrés dans le port, et croyant sans doute regagner son pays natal, à force de rames, il se dirigea vers la haute mer.

Assailli par la tourmente qui durait depuis quelques jours, il avait été emporté rapidement à trente lieues des côtes. Eperdu, mourant de faim, harassé de fatigue et de froid, il s'était couché dans la frêle embarcation, à demi remplie d'eau par les lames qu'elle embarquait à chaque instant, et il attendait une mort préférable pour lui aux souffrances de l'esclavage, lorsqu'il avait aperçu l'*Ontario*, et poussé les cris que nous avons entendus. Le capitaine ordonna que ce malheureux reçût tous les soins nécessaires, et qu'il restât caché à bord jusqu'à notre arrivée à Washington.

J'avais été surpris en voyant Fergusson éprouver autant de compassion pour ce nègre, car je connaissais le peu de pitié qu'excitent chez la plupart des Américains les souffrances des esclaves. Lorsque nous fûmes seuls, quelques moments après, je lui en exprimai mon étonnement:

«Cher ami, me répondit-il, avant de se révéler à vous, notre chère Amérique vient de vous montrer une de ses plaies les plus vives, l'esclavage, et les maux qui en sont inséparables. Vous m'avez vu rougir tout-à-la-fois de pitié pour ce malheureux, et de honte pour son bourreau. Il faut reconnaître cependant que tous les propriétaires d'esclaves ne les traitent pas avec la même, inhumanité; mais les exemples de cette nature sont encore trop fréquents, surtout dans les Etats du Sud. Vous allez visiter nos plus belles provinces; vous y verrez des fleuves larges et profonds, qui, prenant leurs sources dans les glaces du pôle,



courent verser leurs eaux dans les pays les plus aimés du soleil. Vous verrez des lacs grands comme des mers intérieures, des déserts dont l'œil et l'esprit ne mesurent l'immensité qu'avec effroi. Vous verrez des villes populeuses, riches en palais, des prairies luxuriantes, des forêts où la création déploie ses merveilles. Vous sentirez le génie américain éclater de toutes parts, dans ses chemins de fer, dans ses vaisseaux, dans son commerce, dans son industrie. Mais n'oubliez pas que l'Union porte au cœur un ver qui la ronge, c'est l'esclavage, source incessante de souffrances et de discordes, qui, tôt ou tard, déchirera en deux morceaux le drapeau parsemé d'étoiles, qui flotte aux mâts de mon vaisseau.»

Et Wilkie me montrait le yacht américain qui venait d'étaler ses vives couleurs, en même temps que la vigie nous annonçait la terre.

Trois heures après, nous jetions l'ancre dans le port de Savannah, et j'étais confortablement installé dans la maison d'un riche commerçant de la ville, parent de Fergusson. M. Clayton m'accueillit d'abord avec une bienveillance mêlée de réserve; mais une fois la présentation faite par notre ami commun, il me déclara que lui et sa maison étaient à ma disposition. La présentation est en Amérique, peut-être plus encore qu'en Angleterre, le talisman qui donne aux relations les plus nouvelles l'attrait et les privilèges d'une ancienne amitié. M. Clayton mit pour le lendemain sa voiture et ses chevaux à mon service pour visiter la ville. Mais il ne pouvait m'accompagner que le matin, ses affaires exigeant dans la journée sa présence à la bourse.

Le lendemain, à neuf heures du matin, nous montions dans un élégant briska attelé de deux chevaux de race anglaise, qui nous emportaient rapidement au milieu des rues ombragées de la ville.

Savannah est assise à l'embouchure de la rivière de ce nom, qui prend sa source, à plus de cent lieues au nord, dans cette chaîne de montagnes dont le pic de la Table est le sommet le plus élevé, et qui traverse la Géorgie et la Caroline du Nord en effleurant seulement l'extrémité du territoire de la Caroline du Sud. Le terrain sur lequel Savannah est bâtie s'élève rapidement au-dessus de la rivière. Cette ville offre un aspect charmant; elle est construite d'ailleurs d'une manière assez originale pour que peu de cités des Etats-Unis lui ressemblent. Savannah est plutôt une agglomération de riches villages qu'une ville proprement dite, et chacun de ces villages possède sa maison commune, sa promenade et son église. Chaque habitation est entourée d'un vaste jardin, embelli par une riche verdure, et où les productions des Tropiques se montrent mêlées aux fruits et aux fleurs de l'Europe. Le terrain est généralement sablonneux. Je fus frappé de la quantité d'écailles d'huîtres qui jonchaient le sol et contribuaient à la solidité des voies carrossables. Les huîtres, me dit M. Clayton, sont dans notre pays la nourriture presque exclusive du pauvre. C'est en vérité une manne que la Providence a semée sur nos côtes. Les huîtres sont chez nous une des bases de l'alimentation; elles se présentent au déjeuner, au dîner et au souper; et ce matin même, si je n'avais craint de heurter vos habitudes européennes, j'en aurais fait figurer sur notre table entre le

thé et les sandwiches. Elles sont d'ailleurs d'une qualité parfaite.

Nous rentrâmes pour le dîner, où j'eus l'occasion de vérifier l'assertion de mon hôte au sujet des huîtres de Savannah. J'accompagnai M. Clayton à la bourse, qui présentait une assez grande animation. Il me conduisit au sommet de cet édifice, d'où l'on découvre un admirable panorama. Pour la première fois, je pus rassasier mes yeux de la nature américaine. D'un côté la mer, avec les îles qui bordent les côtes et l'embouchure de la Savannah, de l'autre un océan de verdure au milieu de laquelle se détachaient les habitations et la teinte plus pâle des rizières, enfin aux limites de l'horizon, les cîmes bleuâtres des montagnes couvertes de forêts épaisses. Je m'arrêtai longtemps devant ce spectacle, et lorsque, une heure plus tard, mon hôte vint me chercher pour le retour, j'étais encore plongé dans cette délicieuse contemplation.

Quoique Savannah soit la ville la plus importante de l'Etat de Géorgie, comme population et commerce, elle n'en est cependant pas la capitale; c'est à Milledgville, située à soixante lieues environ de la côte, au centre de l'Etat, que ce titre appartient. Milledgville ne renferme que trois mille habitants, tandis que Savannah en compte trente mille, dont à la vérité la moitié sont des esclaves.

Je ne pouvais prolonger mon séjour à Savannah, car j'avais hâte de me rendre à Mobile, dont trois cents lieues me séparaient encore. En ne séjournant dans aucun des points intermédiaires, il me fallait quatre jours pour effectuer ce voyage. Le chemin de fer me conduisait à Selma, où je prendrais le bateau à vapeur, qui descend

l'Alabama jusqu'à Mobile. Mais j'avais l'intention de visiter Montgomery, située aux deux tiers de ma route, et en passant à Mobile sept ou huit jours, il ne me restait plus que le temps nécessaire pour regagner Savannah au moment où l'*Ontario* lèverait l'ancre pour Charlestown.

Le lendemain, à midi, le chemin de fer m'emportait à toute vitesse vers Macon. La voie que je parcourais fait partie de ces nombreux réseaux qui sillonnent dans tous les sens les Etats de l'Union, et activent dans ce grand corps la vie commerciale et industrielle, en même temps qu'ils favorisent le goût inné de l'Américain pour les voyages.

Le Quincy-Railway fut le premier chemin de fer construit aux Etats-Unis (1827); mais il ne transportait que des marchandises. Le Baltimore and Ohio railway, construit en 1830, transporta le premier des voyageurs; sur ces deux lignes les wagons étaient traînés par des chevaux. En 1831, pour la première fois, les locomotives furent employées aux Etats-Unis sur les chemins de la Mohawk-and-Hudson et Baltimore and Ohio. Ces machines étaient excessivement lourdes, et n'atteignaient qu'une vitesse maximum de vingt milles à l'heure. Aujourd'hui cette vitesse est de cent milles. Mais, fort heureusement pour les voyageurs, cette rapidité n'est point en usage dans les transports journaliers. Si l'on considère en effet la négligence avec laquelle les voies sont construites, et la trop facile surveillance qu'on apporte en les exploitant, les accidents, nombreux déjà, se multiplieraient dans une proportion énorme sur les quatre-vingt mille milles de chemins de fer que comptent aujourd'hui les Etats-Unis.



J'arrivai à sept heures du soir à Macon, après avoir traversé de magnifiques campagnes couvertes de plantations de cotonniers. La production du coton forme la principale richesse des états de Géorgie et d'Alabama, où cette industrie a pris depuis quinze années un développement considérable. Lorsque nous approchâmes de Macon, le soleil était à son déclin, et le pays que nous parcourions avait à cette heure un charme indéfinissable. La lumière de l'astre à son couchant nuançait des plus riches couleurs la verdure des cotonniers, tandis que les montagnes revêtaient déjà les sombres teintes qui précèdent la nuit. Les nègres regagnaient les habitations en modulant un chant à la fois doux et triste. Tout cela ressemblait presque à une idylle, à un tableau de paix et de bonheur.

Le lendemain, à midi, j'arrivai à Montgomery, capitale de l'état d'Alabama, où je désirais m'arrêter quelques heures, que je regrettai bientôt; et rien ne signalerait cette ville dans mes souvenirs, si je n'avais failli y mourir de faim, bien que je fusse descendu dans le meilleur hôtel. Il est vrai que c'était un dimanche; j'eus toutes les peines du monde à me procurer du pain et du chocolat, que j'arrosai de brandy mêlé avec de l'eau. J'avais hâte de gagner Selma, dont douze lieues me séparaient encore, et où je pourrais peut-être me dédommager de ce jeûne forcé. J'y arrivai à huit heures du soir, et un souper assez confortable, suivi d'une nuit de repos, me consola de ma mésaventure de la journée.

Le lendemain, de bonne heure, je montai sur l'un des steamboats qui font le trajet de Wetumpka et de Selma à

Mobile, et bientôt nous descendîmes rapidement le cours de l'Alabama.

L'Alabama, qui n'est en Amérique qu'une rivière de quatrième ordre, pourrait passer en Europe pour un fleuve majestueux. Elle est formée par la jonction de la Coosa et de la Talapoosa, et est navigable pour les grands steamboats jusqu'à 600 milles de son embouchure. Ses bords sont couverts d'une végétation remarquable, qui revêt encore un aspect sauvage et primitif. Nous étions quelquefois toute une journée sans apercevoir la moindre trace de civilisation.

Les tribus indiennes, qui habitaient autrefois le territoire de l'Alabama, ne sont point encore disparues entièrement. Mais ces peuplades, absorbées par la civilisation, abruties par l'usage du brandy et du rhum, tendent à s'amoindrir du jour en jour. Avant un siècle, peut être, le dernier spécimen de cette race fera, comme rareté, la fortune d'un nouveau Barnum. Quelques indiens, trois hommes, deux femmes et un enfant, avaient été reçus par charité sur le bateau qui nous emportait. Ils s'étaient groupés timidement dans un coin sur le pont; de temps en temps un d'eux s'approchait des voyageurs, et leur offrait des chapelets et des ornements d'écorce, la seule industrie de ces tribus. Ces descendants dégénérés d'une race autrefois puissante et forte, sont déjà bien loin de ces hardis Apaches, Comanches et Navajoès qui sont encore aujourd'hui la terreur des déserts de l'Ouest.

Après quarante-huit heures de navigation, j'arrivai à Mobile, et l'un des premiers visages que j'aperçus en